

Le romancier et son lecteur vus par Boris Schreiber

Deux raisons m'ont engagé à aller voir Boris Schreiber. La première est que son dernier livre, *Les Heures qui restent*, met en scène un romancier-monologueur au moment où, ayant déjà écrit un roman qu'il a soumis à l'appréciation d'une lectrice, il se sent incapable d'en écrire un second tant que le premier n'aura pas été rendu vivant par la publication. Impossible, me suis-je dit, que l'inventeur d'une telle « intrigue » n'ait rien à me dire sur le problème de la création romanesque et sur celui des rapports de l'écrivain et du lecteur. La seconde raison est que, comme nous venons de le voir, Schreiber, à l'intérieur de son œuvre, s'est suscité une lectrice, a procédé à une critique de son roman qui précède jusqu'à un certain point les articles de journaux sur ce roman. (« Vous nous coupez l'herbe sous les pieds », lui ai-je dit). L'idée m'est venue qu'il y avait là l'occasion de réaliser une interview, non à deux, mais à trois personnages : Schreiber lui-même, sa lectrice fictive qu'il appelle la Grande Dame (et qui va figurer dans le dialogue sous forme de citations), moi-même.

Littéraires **Le romancier et son lecteur** par Georges Piroué
vus par Boris Schreiber

son personna- Il cherche le verbe, c'est le genre d'indiscipline qui cherche tout le verbe, le mot-être moyen de la scène, cela est absolu du ciné dans un Par exemple, C'est un châteaune, et c'est un tasard de mes écrivains de telles tabite un stur escalier occupé par murs sont de écrivain dit : une (ne), vous accorde monologueur n'a ange de son ce soit dans a le droit de sévères. Ce onc que dans

Schreiber: Oui, voilà le drame. Et pourquoi pas? Tout d'abord, par la faute de votre existence, chère amie: mon romancier aurait écrit un roman réussi, que vos interventions perdèrent toute raison d'être. Mais il y a plus, je dois l'avouer: je suis obsédé par la question du vide, de l'impuissance. A quel moment le rien devient-il quelque chose? Ou le problème que se posait ce philosophe grec peu connu, Ebulide: « A partir de quel moment les grains de blé forment-ils un tas? » Vous voyez le cas limite, la frange qui sépare l'être du néant.

(Schreiber s'adresse maintenant directement à moi.)

...Je me passionne aussi pour le vide comme substitution du plein. Vous vous souvenez, dans mon roman, de mon personnage du nègre. Ce nègre est le contraire de la civilisation. Mais s'il disparaît, s'il se soustrait à l'esclavage des blancs, la civilisation s'écroule. Même genre de rapports entre mon romancier monologueur et la Grande Dame. Ce qu'il y a de puissant et d'organisé en elle ne peut pas se passer de la faiblesse et de l'inorganisé du manuscrit qu'elle lit.

La Grande Dame: N'anticipons pas. Auparavant, je vous dirai ceci: pour que je m'endorme à poings fermés en vous lisant, vous avez dû inventer des faits. Créer de l'arbitraire. « Cet arbitraire auquel vous n'échappez pas semble vous paralyser ».

Schreiber: Bien sûr. Encore un paradoxe dont le romancier doit s'accommoder. Dans la vie, il n'y a pas de faits. Un homme peut fort bien s'ennuyer jusqu'à sa mort. Mais je ne peux en faire un personnage de roman. J'ennuierais les lecteurs. Il faut que j'imagine des rencontres, des événements...

Moi: Cela vous gêne beaucoup?

Schreiber: Jouer Dieu le Père est toujours intimidant. D'ailleurs, non pas que j'aie peur de créer, mais parce qu'on ne crée jamais. Le romancier ne crée qu'au troisième degré.

Moi: Excusez-moi, je ne vous suis pas très bien.

Schreiber: D'abord, il y a la matière brute de la vie — création donnée. Ensuite, il y a ce que j'en retiens pour mener ma propre vie — deuxième création. Enfin il y a ce que j'emprunte à ma biographie pour élaborer la biographie de mes personnages — troisième création.

Moi: Si j'abonde dans votre sens, j'ajouterais même qu'il y a un quatrième degré de création: le moment où le personnage se met à vivre pour le lecteur.

Schreiber: Vous m'avez bien compris. Il y a deux suspens dans mon roman. Premièrement, mon romancier-monologueur attend de la Grande Dame l'appui qui fera exister le personnage de son roman: ce « bon à vivre », si vous voulez, comme on dit le « bon à tirer » en imprimerie. Secondement, dans le roman dont il rêve, le héros n'a pas de tête. C'est le lecteur, c'est l'assurance qu'il y aura des lecteurs qui devrait lui donner.

Moi: Je vois. Toute la symbolique que vous rattachez à Saint Jean-Baptiste.

Schreiber: Oui, mon romancier est Saint Jean-Baptiste pour deux raisons. D'une part, il est une tête de vaincu. C'est tout de même elle qui a pondé le roman. Et ce premier roman est l'équivalent de l'apparition du Christ dans le désert. D'autre part, comme il ne sait pas si ce premier roman a de la valeur, il continue à se taxer d'impuissance. Quand sa femme lui demande le soir: « As-tu écrit? », il a l'impression que cette femme réclame sa tête. Les circonstances dans lesquelles le romancier vit, fort qu'il est sans cesse entouré d'Hérodiades.

Moi: Somme toute, vous êtes un mystique, mais qui a besoin de communication avec ses semblables. C'est même ce qui me paraît le plus original dans votre œuvre: ne pas vous en être tenu à un dialogue du créateur avec lui-même, mais avoir compris que le livre ne peut vivre que d'un dialogue avec le lecteur. Quant aux modalités de ce dialogue, je dois dire...

La Grande Dame (à Schreiber): « Vous dépendez de moi et cette immense faiblesse fait votre force, votre force inhumaine sur moi ».

Schreiber: Ecoutez-la. Vous entendez? Elle commence à être sensible à l'envoûtement de mon impuissance. Elle commence à se désagréger, elle fait retour sur soi: l'acte agit. Sa sécularité, sa bonne conscience, il n'en reste pas grand chose. Vous vous souvenez peut-être que le héros du second roman auquel mon romancier-monologueur rêve s'appelle Salive. Pourquoi Salive?

Moi: En effet, pourquoi Salive?

Schreiber: C'est qu'à mon sens, ce héros doit avoir pour destin de rendre à lancé à la face du Christ. Il venge le Christ.

Moi: Drôle de manière d'appliquer son enseignement.

Schreiber: On a le droit d'être en rage que la pitié ait été méconnue,

Moi: Mais c'est encore méconnaître la pitié que d'essayer de la venger.

Schreiber: Il est légitime de faire de la vengeance le deuxième acte de la pitié.

Moi: Vous ne communiquez pas avec le lecteur: vous l'asservissez. Vous l'obligez à être immonde.

(Je m'aperçois que depuis un moment, j'ai pris la relève de la Grande Dame. C'est gênant. Parce que je me sens engagé dans un dialogue qui n'a plus rien d'un interview, d'où je peux sortir vaincu — j'en serais fâché pour moi-même — d'où Schreiber peut sortir vaincu — j'en serais fâché pour lui, bien qu'il donne l'impression d'être passé maître en la dialectique de faire d'une défaite une victoire. Parce que, secondement, je me sens devenu moi-même presque un personnage de roman, d'autant plus que je ne sais jamais si Schreiber défend son personnage de romancier ou se défend lui-même. Alors où est ma réalité? Notre réalité? La réalité? Dans cette chambre enfumée où sur le quai au bas de la maison?)

Schreiber: Asservir ou révéler, n'est-ce pas un peu pareil? C'est au milieu de ses illusions que l'homme est libre. Supprimez-les. Vous touchez à l'essentiel. Et l'essentiel ne vous lâche plus. Vous n'êtes plus libre.

Moi: Autrement dit, la tâche dernière du romancier, c'est de condamner le lecteur à la contemplation de sa propre ignominie. C'est le tuer parce qu'il a tué le Christ. Vous n'êtes pas un écrivain, vous êtes un tribunal.

Schreiber: Ce que je déteste, c'est que les hommes « croient avoir trouvé », c'est cela que j'estime être la

plus grave menace. Mais l'écho de l'absolu, l'écho, je ne le considère, ni même se trompe quand tétrature d'aujourd'hui philosophie pessimiste moi, c'est le contour échec, tout est un signe de la fin. La vraie fin n'aurait de trouver, l'équivoque. Et c'est le roman, genre de lence.

Moi: Le tas de est pourtant quel

Schreiber: Dans tuel, l'équivalent hommes de science, une sorte de mais qui est tout me de la chair, l'écie de la désinté contempler.

(Il était six heures trois heures que nous nous agitionaire de la pensée, maintenant qu'vraiment entré, s'tourne chaque jour au quatrième étage brique rouge gard qui m'a paru me bordure de la Seine eaux de pluie jau

(1) Editions De

CIRAVE
apuis 18
TOURNON
TO
R U

La Grande Dame : « Je suis inquiète quant à l'avenir de mon livre : parler de rien, c'est ne rien dire...

(Je dois avouer que dans le premier quart d'heure, la voix de cette femme empruntant ma propre voix qui lisait les citations m'a mis plusieurs fois mal à l'aise. Mais Schreiber n'avait pas l'air désarçonné. C'est un homme qui donne une curieuse impression de timidité et d'agressivité mêlées).

Schreiber : Pardon. Mon personnage ne parle pas de rien. Il cherche le verbe. Pour un romancier, c'est le problème des problèmes. Mais voilà bien le paradoxe où ce genre d'individu est enfermé : pour celui qui cherche, pour l'écrivain, ce verbe est tout. Pour celui qui le regarde chercher, le lecteur, ce tout n'est rien.

Moi : Il y aurait peut-être moyen de se mettre d'accord. Le verbe, cela s'incarne.

Schreiber : Parfaitement. Tous les théoriciens l'ont dit : cet absolu du romancier, pour que tout le monde le comprenne, il faut l'enraciner dans un objet concret, quotidien. Par exemple, le « château » de Kafka. C'est un château, il n'y a pas de doute, et c'est aussi autre chose...

(Tiens, Kafka. Au hasard de mes interviews, j'ai souvent vérifié de telles coïncidences : Schreiber habite un studio où l'on monte par un escalier octogonal dont le centre est occupé par l'ascenseur et dont les murs sont de brique rouge nue. Je m'étais dit : une vraie forteresse kafkaïenne).

Schreiber : Mais je vous accorde ceci : mon romancier-monologueur n'a pas voulu que le personnage de son roman s'aide de quoi que ce soit dans sa quête de l'absolu. On a le droit de rendre les règles du jeu sévères. Ce personnage ne cherche donc que dans sa tête, sans bouger...

(Schreiber rit).

Il fallait bien que je donne l'occasion à notre Grande Dame de m'adresser des critiques justifiées.

La Grande Dame : Et j'en profite : « Le vide ne peut pas se dépeindre ou se décrire. Voilà le drame, mon cher ami. »

Schreiber : Oui, voilà le drame. Et pourquoi pas ? Tout d'abord, par la faute de votre existence, chère amie : mon romancier aurait écrit un roman réussi, que vos interventions perdraient toute raison d'être. Mais il y a plus, je dois l'avouer : je suis obsédé par la question du vide, de l'impuissance. A quel moment, le rien devient-il quelque chose ? Ou le problème que se posait ce philosophe grec peu connu, Ebulide : « A partir de quel moment les grains de blé forment-ils un tas ? » Vous voyez, le cas limite, la frange qui sépare l'être du néant.

(Schreiber s'adresse maintenant directement à moi).

...Je me passionne aussi pour le vide comme substraction du plein. Vous vous souvenez, dans mon roman, de mon personnage du nègre. Ce nègre est le contraire de la civilisation. Mais s'il disparaît, s'il se soustrait à l'esclavage des blancs, la civilisation s'écroule. Même genre de rapports entre mon romancier-monologueur et la Grande Dame. Ce qu'il y a de puissant et d'organisé en elle ne peut pas se passer de la faiblesse et de l'inorganisé du manuscrit qu'elle lit.

La Grande Dame : N'anticipons pas. Auparavant, je vous dirai ceci : pour que je m'endorme à poings fermés en vous lisant, vous avez dû inventer des faits. Créer de l'arbitraire. « Cet arbitraire auquel vous n'échappez pas semble vous paralyser ».

Schreiber : Bien sûr. Encore un paradoxe dont le romancier doit s'accommoder. Dans la vie, il n'y a pas de faits. Un homme peut fort bien s'ennuyer jusqu'à sa mort. Mais je ne peux en faire un personnage de roman. J'ennuierais les lecteurs. Il faut que j'imagine des rencontres, des événements...

Moi : Cela vous gêne beaucoup ?

Schreiber : Jouer Dieu le Père est toujours intimidant. D'ailleurs, non pas que j'aie peur de créer, mais parce qu'on ne crée jamais. Le romancier ne crée qu'au troisième degré.

Moi : Excusez-moi, je ne vous suis pas très bien.

Schreiber : D'abord, il y a la matière brute de la vie – création donnée. Ensuite, il y a ce que j'en retiens pour mener ma propre vie – deuxième création. Enfin il y a ce que j'emprunte à ma biographie pour élaborer la biographie de mes personnages – troisième création.

Moi : Si j'abonde dans votre sens, j'ajouterai même qu'il y a un quatrième degré de création : le moment où le personnage se met à vivre pour le lecteur.

Schreiber : Vous m'avez bien compris. Il y a deux *suspens* dans mon roman. Premièrement, mon romancier-monologueur attend de la Grande Dame l'appui qui fera exister le personnage de son roman : ce « bon à vivre, si vous voulez, comme on dit le « bon à tirer » en imprimerie. Secondement, dans le roman dont il rêve, le héros n'a pas de tête. C'est le lecteur, c'est l'assurance qu'il y aura des lecteurs qui devrait la lui donner.

Moi : Je vois. Toute la symbolique que vous rattachez à Saint-Jean-Baptiste.

Schreiber : Oui, mon romancier est Saint-Jean-Baptiste pour deux raisons. D'une part, il est une tête de valeur. C'est tout de même elle qui a pondu le roman. Et ce premier roman est l'équivalent de l'apparition du Christ dans le désert. D'autre part, comme il ne sait pas si ce premier roman a de la valeur, il continue à se taxer d'impuissance. Quand sa femme lui demande le soir : « As-tu écrit ? », il

a l'impression que cette femme réclame sa tête. Les circonstances dans lesquelles le romancier vit, font qu'il est sans cesse entouré d'Hérodiades.

Moi : Somme toute, vous êtes un mystique, mais qui a besoin de communication avec ses semblables. C'est même ce qui me paraît le plus original dans votre œuvre : ne pas vous en être tenu à un dialogue du créateur avec lui-même, mais avoir compris que le livre ne peut vivre que d'un dialogue avec le lecteur. Quant aux modalités de ce dialogue, je dois dire...

La Grande Dame (à Schreiber) : « Vous dépendez de moi et cet immense faiblesse fait votre force, votre force inhumaine sur moi. »

Schreiber : Ecoutez-la. Vous entendez ? Elle commence à être sensible à l'envoûtement de mon impuissance. Elle commence à se désagrèger, elle fait retour sur soi : l'acide agit. Sa sécurité, sa bonne conscience, il n'en reste pas grand-chose. Vous vous souvenez peut-être que le héros du second roman auquel mon romancier-monologueur rêve s'appelle Salive. Pourquoi Salive ?

Moi : En effet, pourquoi Salive ?

Schreiber : C'est qu'à mon sens, ce héros doit avoir pour destin de rendre au monde le crachat que le monde a lancé à la face du Christ. Il venge le Christ.

Moi : Drôle de manière d'appliquer son enseignement.

Schreiber : On a le droit d'être en rage que la pitié ait été méconnue.

Moi : Mais c'est encore méconnaître la pitié que d'essayer de la venger.

Schreiber : Il est légitime de faire de la vengeance le deuxième acte de la pitié.

Moi : Vous ne communiquez pas avec le lecteur : vous l'asservissez. Vous l'obligez à être immonde.

(Je m'aperçois que depuis un moment, j'ai pris la relève de la Grande Dame. C'est gênant. Parce que je me sens engagé dans un dialogue qui n'a plus rien d'une interview, d'où je peux sortir vaincu – j'en serais fâché pour moi-même – d'où Schreiber peut sortir vaincu – j'en serais fâché pour lui, bien qu'il donne l'impression d'être passé maître en la dialectique de faire d'une défaite une victoire. Parce que, secondement, je me sens devenu moi-même presque un personnage de roman, d'autant plus que je ne sais jamais si Schreiber défend son personnage de romancier ou se défend lui-même. Alors où est ma réalité ? Notre réalité ? La réalité ? Dans cette chambre enfumée ou sur le quai au bas de la maison ?).

Schreiber : Asservir ou révéler, n'est-ce pas un peu pareil ? C'est au milieu de ses illusions que l'homme est libre. Supprimez-les. Vous touchez à l'essentiel. Et l'essentiel ne vous lâche plus. Vous n'êtes plus libre.

Moi : Autrement dit, la tâche dernière du romancier, c'est de condamner le lecteur à la contemplation de sa propre ignominie. C'est le tuer parce qu'il a tué le Christ. Vous n'êtes pas un écrivain, vous êtes un tribunal.

Schreiber : Ce que je déteste, c'est que les hommes « croient avoir trouvé ». C'est cela que j'estime être la plus grave menace qui pèse sur eux. Mais l'échec dans la recherche de l'absolu, l'échec tenu pour obligatoire, je ne le considère pas comme dangereux, ni même comme tragique. On se trompe quand on déduit de la littérature d'aujourd'hui toute une philosophie pessimiste de la défaite. Pour moi, c'est le contraire : tant qu'il y a échec, tout est encore possible. C'est un signe de la bienveillance du destin. La vraie fin de l'homme ce serait de trouver, donc de rester dans l'équivoque. Et c'est pourquoi j'aime le roman, genre équivoque par excellence.

Moi : Le tas de gravats qui peut-être est pourtant quelque chose.

Schreiber : Dans le domaine spirituel, l'équivalent de ce à quoi les hommes de science ont réduit la matière : une sorte de néant impalpable, mais qui est tout de même une forme de la chair, celle que notre siècle de la désintégration nous offre à contempler.

(Il était six heures du soir. Il y avait trois heures que nous bavardions. Que nous nous agitions dans un laboratoire de la pensée dont je me demande maintenant que j'écris, si j'y suis vraiment entré, s'il existe encore, s'il tourne chaque jour à plein rendement, au quatrième étage de cet escalier de brique rouge gardé par un concierge qui m'a paru manchot, à Paris, en bordure de la Seine qui roulait des eaux de pluie jaunâtres).